

**Valade Henri-André**, né le 28 juillet 1911, à Tulle Accordeur aux Ets Maugein Marié, deux filles. Domicilié 6, rue d'Épierré où il a été pris le 9 juin 1944 ‘ *Je l’ai revu deux heures après. Je suis partie à Souilhac, sur la place et j’ai apporté une musette avec une canette de vin, du pain et du jambon. “Repars vite...”*, m’a-t-il dit. (Germaine, son épouse) •

«*L’accordéon... il est chez moi. C’est en souvenir, c’est un dépôt de famille, c’est une mémoire* ». (Janine, sa fille) •

Victime de la dysenterie, Henri serait décédé à 33 ans au camp de Vaihingen (sans date) • Il repose au cimetière national de Struthof, commune de Natzweiler en Alsace, près du camp de concentration du même nom •

### ***Témoignage de Janine Picard, fille d’Henri Valade***

J’avais alors 6 ans. J’habitais dans la rue Dufayet avec mes parents et ma sœur qui avait deux ans. Tôt le matin du 9 juin 1944, on frappe fortement à la porte de notre petit appartement situé au premier étage de la maison que nous habitons et qui logeait plusieurs familles. Il devait être 8 heures, ma mère se leva vivement et tout à coup je vis entrer dans ma chambre deux soldats allemands armés (c’étaient des SS) qui dirent à mon père de prendre ses papiers d’identité et de les suivre.

J’avais très peur malgré la présence de ma mère à côté de mon lit et qui se voulait rassurante. Instinctivement je serrais mon ours en peluche contre moi et le dissimulais sous les draps. Mon père nous embrassa et partit.

La journée fût longue dans l’appartement où venaient mes voisines à la fois inquiètes puis se voulant rassurantes quant au sort de tous les hommes qui avaient été raflés le matin et dont nous n’avions pas de nouvelles.

Dans l’après-midi, un haut-parleur annonça le supplice pour des « *terroristes* ». Ma mère dit : « *ils vont tuer les nôtres* ». Nul ne savait ce qui se passait à Souilhac. Dans la nuit, je fus réveillé par des bruits. On roulait des tonneaux dans la rue (c’était des barils d’essence). Ma mère était debout près des volets fermés. Il faisait chaud. Elle me dit de dormir. J’avais peur. De quoi ? De tout ce que je voyais, sentais et ne comprenais pas.

Le lendemain 10 juin, dans l’après-midi, une voix cria dans la petite rue : « *Saty, Saty, ils emmènent les hommes* ».

Ma mère me prit par la main et en courant, nous traversâmes le quartier de Souilhac jusque devant la manufacture.

Je vis des morceaux de cordes accrochées à des balcons, du sang sur le trottoir. J’avais peur et me serrais contre ma mère.

Arrivés devant la Manu, nous trouvâmes une foule de gens qui criaient, pleuraient, certains couchés à même le sol. Ils venaient d’apprendre la pendaison d’un des leurs (un fils, un père, un mari, un frère ...)

Dans la rue du Tir qui longe la manufacture, une file de camions attendait, prête à partir. Dans les camions, des hommes. Chacun appelait les siens, ma mère fit

de même et une voix dit : « *Je suis là* ». C'était mon père qui s'approcha de la ridelle du camion et nous embrassa. Par lui, ma mère apprit que mon oncle et deux jeunes gens, nos voisins, dont il parlait doucement et je ne comprenais pas tout ce qu'il disait (étaient morts). Il nous demanda de lui porter de l'eau. Nous sommes entrés dans un des petits cafés qui bordaient la rue. Le sol était jonché de morceaux de verre et de taches de vin. Ma mère se fit connaître et la dame du café mit de l'eau dans une bouteille de limonade, s'excusant de n'avoir rien d'autre à donner. Son café avait été pillé par les SS qui avaient fait la fête pendant la soirée et la nuit, après leurs crimes odieux. Nous donnâmes la bouteille à mon père et celui-ci nous dit « *après ce que j'ai vu, je suis content de partir* ». Le pauvre ne savait pas que l'horreur des camps de concentration l'attendait. Camps où il mourut de maladie, d'épuisement, de faim en janvier 1945. Je ne l'ai plus revu, il avait 32 ans. Sa dernière image, ses dernières paroles sont inscrites en moi pour toujours.

Avec ma mère, je suis revenue à la maison. Beaucoup de nos voisines venaient d'apprendre la mort de leur mari, leur fils ou leurs petits-fils. Toutes sanglotaient ou étaient prostrées, c'était terrible. Arrivée à la cuisine, ma mère s'effondra sur une chaise, et la tête dans les mains posées sur la table, se mit à pleurer.

C'était la première fois que je voyais pleurer ma maman et à mon tour, j'éclatais en sanglots.

Quarante ans après, tous ces souvenirs sont précis et douloureux comme au premier jour. Devenue enseignante, j'ai toujours effectué ce devoir de mémoire auprès de tous mes élèves, par respect pour mon père et tous les disparus, victimes de la barbarie nazie. Ceci afin que mes enfants, j'ai deux fils, puis mes trois petits-enfants et aussi les jeunes sachent et se souviennent qu'un jour à Tulle, il y eut 99 hommes innocents, pendus aux balcons de la ville et 101 déportés, morts en camp de concentration au nom d'une idéologie barbare, criminelle, ignominieuse.



Henri Valade, mort en déportation.





Henri Valade, dit « Ricou », (assis, 2<sup>e</sup> à partir de la gauche).



Germaine Cueille-Valade, son épouse  
et ses deux filles.